



Dillinger est mort de Marco Ferreri (1969).

LIVRE

Marco Ferreri, dépense de la mélancolie de Rochelle Fack

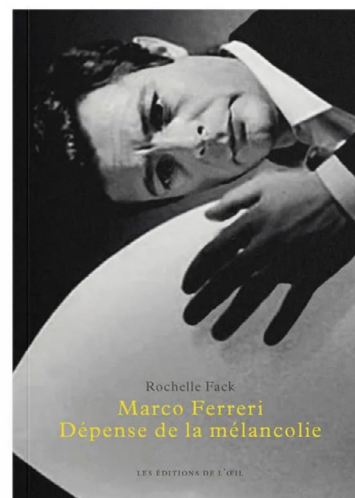
Éditions de l'œil, 2024.

On ne parle pas assez de Marco Ferreri, cinéaste trop irrécupérable et étrange pour devenir un classique. De temps en temps, des sorties DVD ou des rétrospectives comme celle qui eut lieu à la Cinémathèque française en 2022 (*Cahiers* n° 784) nous rappellent qu'il n'est pas que le réalisateur de *La Grande Bouffe* mais l'auteur d'une œuvre fascinante, d'une cohérence totale. L'ouvrage de Rochelle Fack est ferrerien par sa façon de coller au caractère obsessionnel de ce cinéaste en ne tirant qu'un seul fil : comment Ferreri « a construit une représentation de la mélancolie masculine, [...] lui a donné un corps et un mouvement singuliers, en se tenant à distance des poncifs et discours spécialisés, et en annonçant, en visionnaire méfiant, les débats sur le genre très en vogue aujourd'hui ». Ne cherchant pas à ramener de force cette question vers des problématiques actuelles, Fack s'en tient strictement aux films pour développer son unique hypothèse, et ça tient parfaitement parce qu'elle constitue effectivement la colonne vertébrale de toute sa filmographie. Son idée n'est pas nouvelle (et on

pourrait reprocher à l'autrice de faire comme si rien ou presque n'avait été écrit sur ce cinéaste avant elle), mais jamais elle n'avait été développée aussi obstinément, précisément, amplement et sans pratiquement recourir à autre chose que le cinéma, même si Georges Bataille hante ce travail dès le titre : « *Histoire, philosophie, psychanalyse, religion ou médecine peuvent aller se rhabiller. Ferreri dégage ces disciplines d'un revers de la main pour construire une représentation de la mélancolie masculine qu'il situe dans le mythe et la fable et qu'il limite au cinéma.* »

Le mythe primitif de cette mélancolie ferrerienne est celui de l'androgynie, évoqué dans sa belle adaptation pour la télévision, en 1986, du *Banquet* de Platon. Ce n'est pas d'une grande originalité, mais ce n'est pas ce que l'on demande aux mythes et à ceux qui les travaillent. Ferreri plonge dans les entrailles communes de l'espèce humaine – ses fonctions vitales et organiques, au propre comme au figuré –, mais il le fait à travers des solitudes absolument singulières et inassimilables. Fack prend parfois les films par couples pour s'attacher aux diverses variations de la furieuse détresse masculine qu'ils mettent en scène – *Le Lit conjugal/Le Mari de la femme à barbe*, *Break-up/Dillinger est mort*, *La Dernière Femme/Rêve de singe* –, ou s'arrête longuement sur des œuvres plus méconnues, telles *La Semence de l'homme*, *L'Audience*, *Contes de la folie ordinaire*, *I Love You* ou le sublime *Pipicacado*. Qu'importe si certains films sont ici moins cités, voire évacués, tant chacun éclaire l'œuvre dans son ensemble, que résumant parfois des fulgurances : « *Quand un homme pleure chez Ferreri, il fait jaillir des bords de mer. Quand un homme meurt, il dynamite le décor et en questionne la finitude. Quand un homme devient père, très souvent il en meurt. Et quand il prend soin d'un enfant, il bouleverse l'hospitalité par sa science des abris.* » C'est non seulement beau, mais absolument et lumineusement juste.

Marcos Uzal



CAHIERS
DU
CINÉMA

Par Marcos Uzal
Publié en janvier 2025
Cahiers du cinéma

MARCO FERRERI hémorragie du sens

Rochelle Fack, *Marco Ferreri. Dépense de la mélancolie*

Éditions de l'Œil, 192 p., 25 euros

La romancière Rochelle Fack livre ici un essai sur le réalisateur italien Marco Ferreri (1928-1997) en faisant une analyse narrative et humorale de ses films.

■ Voilà un bien beau livre de cinéma. Genre, on le sait, dont la nécessité à jouer des pointes sur trois fils au moins (scénario, image et son) relève d'un funambulisme particulier, risques et périls du fastidieux rarement épargnés. Que de la grâce ici, ça avance vite et clair.

C'est une romancière, il est vrai, Rochelle Fack, qui signe l'ouvrage, et l'une des plumes contemporaines les plus aigües (cinq romans, rigoureux et têtus, parus chez P.O.L dès 1998). Familière du cinéma, il est vrai encore : outre avoir pris part aux revues dédiées les plus décisives, Rochelle Fack a aussi contribué à des ouvrages collectifs sur Robert Kramer, les Straub ou André Bazin. Sans oublier deux livres majeurs, sur des cinéastes pour le moins choisis : un Hans-Jürgen Syberberg (2008) et un Stephen Dwoskin (*la Grande Mannequin cherche et trouve sa peau*, 2016). De Syberberg à Dwoskin, le lien, il faut l'avouer, est malaisé à établir. Le premier, artiste majeur du 20^e siècle, dicit Susan Sontag, en apnée dans l'histoire récente allemande, parvient à respirer dans d'amples fresques en studio à l'aide des puissances conjuguées de la fiction et de la musique. Le second, plus connu de la scène expérimentale, acteur de ses propres films, agite sans relâche sur les tréteaux du désir un corps infirme. Et de ces deux îles majestueuses de singularité à l'étrange Marco Ferreri, on échouera davantage à faire surgir une cohérence. Sinon, peut-être, celle d'un trio très hétérogène de cinéastes en définitive secrets, mal inscrits dans un quelconque panthéon, ou trop aisément recouverts sous les atours du scandale. Mais Rochelle Fack n'a jamais jugé bon parier facile. Et si, de surcroît, son approche de Ferreri se distingue autant, et par exemple de l'ouvrage fort nourri de Gabriela Trujillo (*le Cinéma ne sert à rien*, 2021), c'est qu'elle choisit, et l'affirme dès l'introduction, de privilégier une entrée. Cette hypothèse, elle l'énonce dans des pages splendides consacrées à Milan, d'où Ferreri est originaire, et plus particulièrement au couvent de l'église Santa Maria delle Grazie où la fameuse *Cène* de Vinci est offerte aux regards.

Marco Ferreri. (Coll. Bernard Eisenschitz ; Ph. DR)

ANDROGYNES

D'un dîner l'autre, de *la Cène* nous voilà propulsés au *Banquet* de Platon, et dont Ferreri fait en 1989 (soit 16 ans après *la Grande Bouffe*, autre agape fatale) une scrupuleuse adaptation pour la télévision (comme Rossellini avait eu l'audace de faire plusieurs portraits sublimes de héros de l'histoire). Y figurent quelques *gueules* du cinéma français d'alors, Jean-Pierre Kalfon, Farid Chopel, Philippe Léotard, Lucas Belvaux, Irène Papas, distribution « qui apporte à ce récit antique une touche plutôt rock », comme l'écrit Fack. Qui, il faut le souligner au passage, prend grand plaisir à replacer les acteurs, « parmi les meilleurs de leur génération » (Tognazzi, Piccoli, Mastroianni, Depardieu, Deneuve, Ben Gazzara, Ornella Muti, Roberto Benigni, Hanna Schygulla, etc.), dans le paysage d'époque et à les animer sous nos yeux avec bonheur. Les voilà donc à discourir à tour de rôle, fidèles au texte du philosophe, au sujet du dieu Éros, et l'une des figures, Aristophane le dramaturge, à raconter – à l'inventer, semble-t-il alors, car nulle trace ne l'avère avant – le mythe, devenu célèbre depuis, des Androgynes. Nous, les humains, aurions d'abord été un et Zeus, comme punition d'un acte jugé mauvais, nous aurait divisés, nous laissant pour toujours

la « mélancolie », cicatrice restée vive, de cette coupe. Et Rochelle Fack, de manière brûlante, d'en resserrer plus particulièrement la douleur quant aux hommes, quant aux mâles, et d'y pointer là le cœur saignant de la cinématographie de Ferreri : « L'humanité a-t-elle un devenir si les hommes montrent qu'ils souffrent de ne plus enfanter ? Pas de ne pas, mais de ne plus. Car il ne s'agit pas, pour ces hommes, de déplorer de ne pas avoir la possibilité physiologique de porter des enfants, mais de souffrir de croire qu'ils l'ont perdue. »

Entrée en *matière filmique*, si l'on peut dire, lumineuse autant qu'étourdissante. Et dont l'étendue du programme répond par avance à la question que Rochelle Fack posait en guise de présentation lors d'une conférence : « Comment l'écriture critique sur le cinéma peut vouloir s'écarter du style universitaire et du discours spécialisé pour rendre de façon délibérément humorale et narrative l'analyse des films ? » Pari tenu, et gagné haut la main. L'humoral ici est bien au rendez-vous, promis dès un titre saisissant qui fait place à une effusion, une hémorragie, des images, des sons et sans doute du sens, dont le cinéma de Marco Ferreri aura su, comme peu, faire l'épreuve. ■

Jean-Pierre Rehm



art
press

—

Par Jean-Pierre Rehm

Publié en janvier 2025

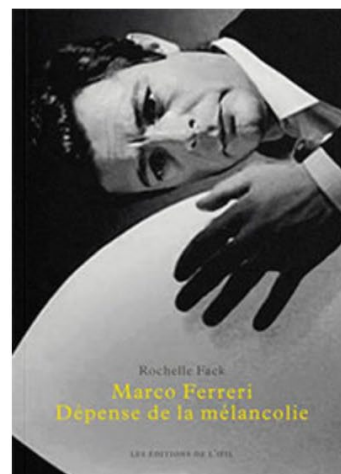
Artpress

—

Marco Ferreri. Dépense de la mélancolie

ROCHELLE FACK. LES ÉDITIONS DE L'ŒIL, MONTREUIL, 2024, 192 PAGES, 25 EUROS.

Une idée suffit amplement pour faire un livre. Juste une. Celle de l'écrivaine Rochelle Fack sur Marco Ferreri (1928-1997) peut se formuler ainsi : les films du sulfureux Italien mettent en scène des hommes d'aujourd'hui qui n'ont pas oublié que l'humanité fut jadis androgyne et qu'à eux aussi, alors, il fut accordé d'enfanter. Or ces hommes non seulement souffrent que leur ait été retiré le pouvoir de donner la vie, mais cette souffrance, ils réclament en sus le droit de l'exprimer. D'où la « mélancolie » qui figure dans le titre. Cette idée, Fack en trouve une expression littérale à la marge de l'œuvre, dans une adaptation du *Banquet* de Platon tournée pour la télévision. Elle en traque les manifestations dans de nombreux films célèbres, notamment *Break-up, érotisme et ballons rouges* (1968) et *Rêve de singe* (1977). Pas dans tous cependant. Impasse presque totale sur la mythique *Grande Bouffe* (1973). Rares pages sur les années 1980, sinon une réhabilitation inspirée d'*I Love You* (1986). Ces lacunes ne posent aucune espèce de problème. Elles soulignent au contraire le tranchant de l'idée qui est au cœur de ce beau livre.



EMMANUEL BURDEAU